

Tout le monde se retourna.

Andrée reconnut immédiatement le docteur.

— Ah ! vous arrivez bien ! s'écria-t-elle. Tenez ! regardez ! Et, du geste, elle montrait le comte étendu.

Mais, en parlant, elle avait découvert Jeanne, et Robert ne vit qu'elle. Il s'élança vers la jeune femme, qui le regardait, tremblante, plus pâle qu'une morte, lui disant.

— Jeanne ! qu'y a-t-il, qu'avez-vous ? Vous êtes malade ?

Et ses mains frémissantes la palpèrent, et ses yeux cherchaient à diviner sur son visage aimé le mal dont elle souffrait.

— Non, Robert ! murmura Jeanne, galvanisée et ranimée par sa présence. Non, moi, je n'ai rien, rassurez-vous ! Ce n'est pas moi, c'est le comte !

— Le comte ! répéta Robert.

— Mais oui, le comte, monsieur le comte ! s'écrièrent plusieurs voix, et Alexandre, le saisissant par le bras, l'amena près du corps, l'arrachant à l'éteinte dont il serrait Jeanne.

— Tenez ! Le voici ! Regardez !

Robert aperçut alors seulement le corps de Gérard de Noiville.

— Le comte ! répéta-t-il encore. Le comte mort !

Et un frisson secoua tout son être, et il parut prêt à perdre connaissance, jetant autour de lui des regards dont la raison semblait presque absente.

— Mort ! Est-ce qu'il est bien mort ? — demandèrent plusieurs personnes à la fois.

Robert ne répondait rien. Il avait ramené ses yeux sur le visage de Gérard de Noiville et le regardait, maintenant, avec une grande fixité.

Mais Jeanne, encore toute palpitante, quoique plus rassurée et plus maîtresse d'elle-même, depuis que Robert était là, auprès d'elle, — s'était rapprochée de lui.

— Robert, — lui dit-elle d'une voix tremblante, — essayez de le sauver ! Oh ! le malheureux ? le malheureux ! Oubliez tout. — Sauvez-le, si c'est possible.

Robert se retourna, sourit tristement et répondit d'une voix altérée :

— Soyez sans crainte, madame. Il n'y a ici qu'un médecin !

VI.

Robert s'approcha du corps, s'agenouilla près de lui, l'inspecta soigneusement, longuement, en homme de science, en médecin, ainsi qu'il venait de le dire lui-même.

Un silence oppressé pesait sur tous les assistants, qui suivaient les moindres gestes du docteur Dauray avec une telle attention, que c'est à peine si l'on s'aperçut de l'entrée de Désiré, lequel avait jugé à propos de se montrer à son tour, et affectait un air de bouleversement et de stupeur profonde !

Enfin Robert se releva.

— Il est bien mort ! fit-il d'une voix sourde. Et c'est un assassinat ! ajouta-t-il plus bas avec un frisson.

Bien que tous les assistants se doutassent à l'avance de ce que venait de dire le docteur, ce mot terrible d'assassinat causa une commotion générale, et chacun regarda son voisin avec terreur, comme se demandant instinctivement, si ce n'était pas celui-là le coupable.

— Oh ! mon pauvre maître ! mon pauvre maître ! sanglota Désiré en cachant sa figure blême dans ses mains, pour qu'on ne s'aperçut pas que ses yeux restaient secs.

— Un assassinat ! s'écria Alexandre, le valet de chambre. Comment cela se peut-il ? Où serait l'assassin ! Que personne ne sorte !

Puis se retournant vers la comtesse :

— C'est vous, madame, lui dit-il, qui êtes entrée la première, qui avez appelé au secours. Avez-vous vu l'assassin ?

— Je n'ai rien vu ! répondit Jeanne. J'ai entendu un faible cri étouffé, puis la chute d'un corps sur le parquet. D'abord j'ai eu peur. Mais j'ai ouvert la porte de ma chambre. Je suis entrée dans ce salon, et j'ai vu le corps étendu.

Pendant qu'elle parlait, Robert ne quittait pas Jeanne des yeux, se demandant si elle disait toute la vérité !

— Il faut arrêter le meurtrier, interrompit madame de Beaumont. Et pour cela, parcourir tout l'hôtel, au cas où il s'y serait caché.

Personne ne bougea ; aucun des assistants n'ayant envie de se livrer à cette perquisition qui pouvait présenter quelque danger.

— C'est inutile ! fit alors Robert. Il suffit de garder les issues, pour que l'assassin, s'il est encore ici, ne puisse s'échapper. Et il faut immédiatement prévenir la justice.

— Je cours chercher le commissaire ! s'écria Désiré Martin ; et, sans attendre de réponse, il s'élança au dehors.

— Maintenant relevons le corps, poursuivit le docteur Dauray, avec de grandes précautions pour ne point en changer la posture.

— Où peut-on le placer, en attendant ? ajouta-t-il en interrogeant les assistants du regard.

— On peut le transporter dans la chambre, sur son lit, répliqua Alexandre.

— C'est bien. Agissons promptement, il suffira qu'une personne le garde.

— Je m'en charge, monsieur, répondit Alexandre, comprenant que cette mission, si peu agréable qu'elle fût, lui incombait, eu égard au rang hiérarchique de ses fonctions près du comte.

Sous la direction de Robert, le cadavre fut enlevé et transporté dans la chambre à coucher personnelle de monsieur de Noiville : le comte et la comtesse devant avoir chacun leur chambre, ainsi que cela se pratique dans la plupart des ménages riches et comme il faut.

Pendant qu'on se livrait à cette opération, madame de Beaumont et Andrée avaient emmené Jeanne dans la chambre nuptiale, où le mari n'avait point pénétré, d'où la mariée n'était sortie que pour trouver le cadavre de son époux.

Lorsque Robert revint dans le salon, après avoir fait déposer le comte sur son lit, le salon était vide.

Robert s'y arrêta. Il avait accompli ce que son devoir de médecin lui ordonnait. Il n'avait plus qu'à attendre l'arrivée de la justice, pour donner les premiers renseignements techniques sur l'état du corps et la nature des blessures qu'il y avait constatées. Il se promenait lentement, l'air pensif, à travers la grande pièce à demi obscure.

— Veuve ! se disait-il, songeant à Jeanne. Veuve avant d'avoir été femme !

Cette idée était la seule qui hantait son cerveau. Qui avait commis le crime ? Pourquoi l'avait-on commis ? Tout cela se pressait dans son cerveau surmené par de longues et douloureuses émotions, sans qu'il pût y attacher son esprit. Tout disparaissait devant ce fait que Jeanne était veuve ! Veuve, c'est-